



PAGE DES ENFANTS



Causerie

VISITE A NORWICH (ANGLETERRE)

ÉTAIT par une belle journée d'automne, le train file rapidement à travers les landes fleuries surnommées "*The Norfolk Broads*"; ça et là, des ruines couvertes de lierre percent à travers le feuillage touffu du bois, puis, peu à peu, la locomotive ralentit sa course, le paysage change d'aspect, et les toits de la banlieue, ainsi que les murs délabrés des remparts apparaissent à demi cachés par les arbres. Nous sommes à Norwich, la capitale du comté de Norfolk, situé dans la partie nord-ouest de l'Angleterre et qui a vu 14 siècles s'écouler sur sa tête. Les Romains en jetèrent les fondations, puis vinrent les Saxons et ensuite les Normands qui en firent un fief féodal. Le premier édifice qui attira mon attention fut une construction massive et carrée, l'antique castel construit par Guillaume le Roux, fils de Guillaume le Conquérant, vers la fin du 11^{ème} siècle, et maintenant transformé en musée où l'on peut y voir des fossiles de mammoth et d'éléphants qui habitèrent ces parages lorsque Norfolk faisait partie du continent européen et était arrosé par le Rhin !

Ce qui frappe l'œil tout d'abord à Norwich, c'est la quantité vraiment phénoménale de vieilles églises. Il faut croire que les Norfolkien étaient fort dévots : d'ailleurs, n'est-ce pas le pays des quakers, des Gurney, des Buxton, qui portent cette fière devise : "God made the Gurneys, and the Gurneys made the world." "Dieu fit les Gurneys et les Gurneys firent le monde." La voiture pénètre maintenant dans le vieux quartier de la ville appelé "Tombland" (pays des tombes) ; je me récrie sur cette lugubre appellation et le cocher nous explique que durant une épidémie tous les pestiférés furent enterrés ici sous les dalles du pavé ! j'aurais tout autant

préféré ignorer ce renseignement, mais un autre sujet réclame mon attention : Notre véhicule s'arrête devant la haute porte cochère voûtée du palais épiscopal. Le portier pousse les battants de fer qui s'ouvrent lentement sur leurs gonds rouillés, et puis... la porte se referme avec fracas sur le monde extérieur, et je me trouve transportée dans un véritable oasis : des ruines transformées en pavillons rustiques, des pelouses s'étendant jusqu'au jardin de fleurs et ombragées d'arbres centenaires entre autres un murier tout courbé par l'âge et par la récolte de fruits succulents. Là-bas, des fillettes et des garçonnets dégustant leur thé sur le gazon : ils appartiennent à la nombreuse progéniture de l'évêque protestant, qui a eu, si je ne me trompe, 16 enfants !

"Madame l'évêque" nous reçoit dans une grande salle voûtée, et nous fait voir les pièces les plus anciennes de sa demeure, qui date du 13^{ème} siècle, époque où la cathédrale fut érigée, ou plutôt commencée ; celle-ci toute contiguë au palais épiscopal, est de belles dimensions et du plus pur style romain. Cependant, l'harmonie des proportions autrement parfaites est gâtée par une flèche gothique, construite il y a environ 3 siècles sur l'apex même du clocher romain. A l'intérieur, remarquable par les fresques du plafond, les superbes colonnes et architraves, il y a plusieurs tombes intéressantes surtout celle de l'évêque Herbert de Losinga, l'instituteur de la cathédrale. Derrière le grand autel, il y a un siège exhaussé où les évêques lisaient la messe, détail d'architecture qui n'existe dans aucune autre église de la chrétienté, sauf dans celle de Saint-Pierre à Rome.

Après avoir visité tous les recoins de la cathédrale, une des filles de l'évêque et moi nous nous acheminons vers les cloîtres qui entourent le lieu de sépulture des moines d'avant la Réformation. Quel calme poétique dans ce champ de repos : pelouse marquée par quelques dalles funé-

raires dont les noms sont pour la plupart à moitié effacés par le temps ; à l'entour, est une double rangée de colonnes noircies et vermoulues, tandis qu'au fond se découpe les nobles proportions de la cathédrale sur le ciel éthéré ! Cela fait rêver aux âges écoulés et oubliés, comme le nôtre le sera un jour, mais aurons-nous d'aussi beaux monuments d'une foi fervente à offrir à la postérité ?

CHRISTINE DE LINDEN.

Norfolk, octobre 1903.

L'Enseigne.

BONJOUR, père Fouré !

—Bien le bonjour, Monsieur Géricault ! répondit le maréchal ferrant en soulevant son bonnet de laine ; ça va-t-il comme vous voulez ce matin ? Qu'est-ce que je vais vous offrir ?

—Un petit verre de piccolo, comme d'habitude ; vous savez que je le préfère à tous les vins fins de la terre."

A ce moment, une mignonne fillette aux yeux couleur de bleuet apparut sur le seuil du cabaret.

"Tiens, voilà ma petite amie ! dit l'artiste en mettant un baiser sur les joues roses de l'enfant ; il faut pourtant que je lui fasse son portrait, à cette fauvette-là !

—Suzette, commanda le grand-père, apporte-nous deux verres, et, tu sais, ne mets pas tes doigts dedans !"

Suzette disparut d'un côté, et le père Fouré de l'autre, celui-ci allant à la cave, celle-là à la cuisine, et bientôt après le peintre et le maréchal ferrant, attablés en plein air, devant la maison, trinquaient ensemble, pendant que dans la poussière du chemin picoraient les poules, que les canards barbotaient dans le ruisseau et que Suzette, sans plus de façon, s'installait sur les genoux du jeune homme comme elle avait coutume de le faire depuis longtemps déjà.

Géricault, qui n'avait pas vingt ans à cette époque, s'arrêtait souvent chez